

Un nom d'école¹

Des noms il y en a, il y en a même trop ; on a toujours donné des noms aux choses, des noms qui les font exister, qui font exister du réel ; car donner un nom, ça attrape la chose, ça attrape un bruit, une odeur, une lueur ; et du réel pénètre ainsi dans du symbolique, dans le symbolique du nommer. On donne un nom, c'est un dire, un événement du dire, et quelque chose cesse dès lors de ne pas s'écrire. Quelque chose, d'être nommé, cesse de ne pas s'écrire et vient départager le nommé du pas nommé. D'être nommée, l'école existe ; le nom donné suffit à en faire advenir le réel, il suffit à ce qu'il cesse de ne pas s'écrire. Mais parce que l'école est nommée, il y a du donner nom dans son nom ; il y a la trace ou la marque de ce qui a donné le nom.

Dans le nom que je porte, il y a du quelqu'un, il y a du « fils de ». Du père leste ce nom ; du père, en écrivant le « n'homme », départage ce qui est homme de ce qui est non-homme ; du père écrit ce qu'est un *Mensch*. Pour le reste, ce nom que je porte ne me nomme pas toute, il ne peut suffire à nommer l'être d'un sujet ni l'attache de son désir. Ainsi porter un nom est autre chose que d'être nommé. Qu'un nom nomme quelqu'un, et il y a *du* quelqu'un dans le donner nom qui l'a nommé. Il y a du réel dans le donner nom, il y a du réel dans l'être nommé, mais il y a du symbolique dans le nom que l'on porte. Certes le symbolique ne suffit pas à nommer parce qu'il ne nomme pas tout de ce que dit un nom... ; un nom, ça peut annoncer, ça peut s'afficher ; ça peut déclarer, ça peut être un poing fermé ; ça peut se répandre partout, comme la guerre, ça peut embraser. Un nom, un nom qui nomme, ne peut qu'être une entrée du réel dans le symbolique, une morsure du réel : autrement dit le réel du symbolique.

Alors ce qui crie dans un nom ou ce qui s'y étouffe, ce qui rend muet ou ce qui y bavarde tout seul, vient-il du nom lui-même (c'est-à-dire du symbolique), ou de celui qui a donné le nom (c'est-à-dire du réel) ? Dans ce que Lacan a nommé la Chose freudienne², « freudienne » n'est pas un prédicat puisque cette Chose n'existait pas avant que Freud ne la nomme, avant qu'il ne nomme l'inconscient ; il y a donc du Freud dans la Chose. La Chose n'est pas une chose qui se révélerait après coup freudienne ; c'est parce que Freud l'a énoncée qu'elle porte son nom ; c'est une fois avoir été nommée par quelqu'un, par lui Freud, qu'elle existe. Nommée, elle a donc son site dans le symbolique,

¹ Intervention faite le 11 mai 2003 lors d'une journée commune APEP-EPSF sur « Les nominations ». Elle s'inspire du travail d'un cartel intitulé « De l'usage du nœud borroméen dans le séminaire *Les non-dupes errent* », et constitué par Sophie Auillé, Jean François, Charles Nawawi, Solal Rabinovitch, et Christian Centner comme plus-un.

² J. Lacan, « Clôture » des Journées des Cartels, *Lettres de l'AFP*, n° 18.

S, mais elle garde une trace, une trace de réel, une trace du quelqu'un qui l'a nommée. La réponse de Lacan à la Chose freudienne, sa réponse sinthomatique³, c'est en effet le réel, le réel R en tant qu'il fasse tenir ensemble S et I, en tant qu'il les noue ; dans ce que Lacan appelle le réel, il a inventé, ou plutôt ça s'est imposé à lui, le nœud et son réel.

Freudienne aussi était son école, l'EFP, qui d'abord dans l'« Acte de fondation » s'appelait *École française de psychanalyse* (EFP), et dans un deuxième temps, dans le « Préambule », *École freudienne de Paris* (EFP toujours, titre tenu en réserve) ; le nom vide de son « je fonde, aussi seul que je l'ai toujours été dans la cause analytique... » a pu permettre à Lacan de se servir du prédicat « freudien », indication de l'*urverdrängt*, trou du trou du symbolique, cœur de l'expérience. Le nom EFP désigne cette expérience en tant que freudienne, il nomme une communauté de cette expérience-là, une communauté chargée de faire vivre cette expérience. L'École nommée donc freudienne de Paris s'inscrit comme expérience inaugurale de ce qui va se refonder en 1967 avec la « Proposition » sur la passe : c'était la tentative d'une École nettoyée de toute nécessité de groupe, refondée sur le discours analytique, autour d'un trou qui suffit à nouer les trois consistances R, S, et I. Triple, ce trou est celui de l'inconsistance du savoir, celui de l'impossible du rapport sexuel et celui du tournage en rond de la pulsion. Ce triple trou détermine en son centre, au point de serrage des trois cercles, l'objet *a* où saisir, avec lui, l'inéchangeable du savoir des analystes entre eux. L'« école » donc, parce qu'elle inclut la passe, est désormais une « chose lacanienne » ; il y a du Lacan dans l'école.

Dans le nom de l'École de psychanalyse Sigmund Freud (EPSF), il y a E, l'école, c'est-à-dire la passe, qui inclut le nom de Lacan ; il y a P, la psychanalyse, c'est-à-dire l'inconscient, qui inclut le nom de Freud ; il y a SF, le nom de Sigmund Freud. Non pas le prédicat « freudienne », mais le nom propre de Freud, Sigmund. Si SF est le nom d'une école et si ce nom ne lui a pas été donné par Sigmund Freud, SF n'est donc pas le donneur de nom. C'est juste un nom, un nom qui fait trou, et qui parce qu'il fait trou ne peut tout nommer en tant que nom. Or ce nom, nommant l'EPSF, nomme également ce que désignerait le prédicat « freudien », soit l'*urverdrängt*. Et en effet, dans cette école, on s'occupe de l'inconscient. Plus exactement, dans cette école qui s'occupe de la passe, ce qui fait qu'elle s'appelle « école », dans cette école qui s'occupe de psychanalyse, ce qui fait qu'elle s'appelle école de psychanalyse, on s'occupe de l'inconscient. Donc SF désigne l'école *et* l'inconscient dont s'occupe l'école. Le nom propre viendrait-il alors redoubler son prédicat ? Y aurait-il deux façons de désigner l'inconscient, l'une avec le prédicat, l'autre avec le nom de Sigmund Freud ? SF ne vient-il pas se conjuguer à « école de psychanalyse », comme le complément réel d'un nom symbolique ?

³ *Id.*, séminaire *Le Sinthome*, inédit, séance du 13 avril 1976.

Parce qu'un nom est fait de toute façon avec du symbolique et avec du réel, il contient à la fois du quelqu'un et du vide. Dans SF ou dans AE, il y a du nommant *et* il y a du nom de vide, du nom de personne ; il y a le nom d'une personne, *et* le nom de personne. Ce n'est pas la personne du passant qui est nommée AE ; ce n'est pas non plus la personne de Sigmund Freud qui nomme l'école. Dans n'importe quel nom, il y a du père nommant qui donne nom jusqu'au jouir, et il y a du père comme nom qui est trou de l'*urverdrängt*. Tout faire tenir sur le Père, c'était le rêve de Freud⁴ ; on peut voir comment le Père est à la fois le Nom-du-Père et le Père du nom puisque, Père ou réalité psychique, il était déjà pour Freud, en quatrième, ce qui pour nouer les trois consistances R, S, et I laissées dans leur disjonction originaire, traverse successivement les zones de la jouissance de l'Autre, du sens, de l'*urverdrängt*, de l'extérieur du nœud, et de *a*⁵. Les nouant, le père les nomme ; les nommant donc, il est père du nom⁶ ; mais les nouant, il peut les dénouer ; et c'est dans son geste de dénouage qu'on peut voir qu'il faisait le nœud, qu'il nouait ce qui ne l'était pas, et qu'en le nouant il le nommait, comme il nommait successivement les consistances qu'il traversait pour les nouer. Peut-être est-ce là le constat qui nous a fait choisir ce nom d'école pour nouer ce qui ne l'était pas. Mais l'avons-nous choisi, ce nom, ou bien s'est-il imposé à nous ? Certes, ce qui nomme a noué. Certes, ce qui nous nomme nous a noués. Alors le nom de l'EPSF serait-il un rêve, le rêve de Freud, ce rêve qui noue en quatrième les si dissociés réel, symbolique et imaginaire, qui les noue par l'Œdipe ou la réalité psychique, disons par la psy comme on dit aujourd'hui, la psy de psyché ? Que Freud ait eu ainsi l'intuition de la structure borroméenne n'est certes pas sans lien avec l'émergence du discours psy. Si l'usage du nœud borroméen nous permet, comme dit Lacan, de supporter la pratique de la psychanalyse⁷, c'est bien que le nœud est issu du discours analytique ; son seul maniement oriente, noue autrement, épisse, raboute, enfin resserre les nœuds pour qu'on n'y glisse pas indéfiniment. En somme, les noms nous servent à resserer les nœuds jusqu'à obtenir des points-nœuds un peu solides, y compris jusqu'à l'embrouille.

Avec le rêve de Freud, Lacan introduit donc un quatrième dans le nœud, qu'il construit comme extérieur au nœud supposé d'abord non noué. C'est une explicitation, ici particulière puisque le nœud n'est pas noué au départ, de ce qui fait tenir un nœud. Car le nœud bo lui-même, qui est, dit Lacan, la structure, est noué à 3 ; il faut qu'il soit 3, pas 2 ; ce pas de deux, ce pas de rapport sexuel, c'est ce qui fait que le nœud bo soit le réel, le réel de la structure. Si au 3 on n'arrive que par l'écrit, si le réel ne se fraye que par l'écrire⁸, c'est qu'il faut

⁴ *Id.*, séminaire *RSI*, inédit, séance du 13 janvier 1975.

⁵ *Id.*, *ibid.*, séance du 11 février 1975.

⁶ *Id.*, *ibid.*, séance du 11 mars 1975.

⁷ *Id.*, séminaire *Les non-dupes errent*, inédit, séance du 19 mars 1974.

⁸ *Id.*, *ibid.*, séance du 2 février 1974.

d'abord écrire ce 3. Dans ce 3, la coupure de l'un quelconque des ronds libère les deux autres ; ce geste, en défaisant le nœud, révèle sa structure borroméenne de nœud et montre l'équivalence des trois ronds – équivalence qui est synonyme de non-rapport. L'instant du dénouage livre par conséquent, au moment même où le nœud cesse de s'écrire, où il cesse d'être 3, un savoir, le savoir de ce qui tenait le nœud, soit le savoir de la structure qui restait insaisissable tant que tenait le nœud.

Les 3 du nœud bo, que le dénouage rend libres chacun des deux autres, libres et fous, ont même consistance ; seule l'écriture les distingue : R, S et I. Le nœud montre donc dans quel ordre ça s'est noué ; monstration, il est aussi démonstration d'un faire, du faire du discours analytique : qu'est-ce qu'il faut pour que la psychanalyse opère ? Si le dire du nœud est un faire, le nommer du nœud est un nouer puisque ce qui se nomme est l'ordre du nouement. Ce nœud, la plupart du temps, on le trouve déjà fait : l'inconscient est l'acte par quoi le nœud est déjà fait ; la structure est donc le nœud, et les moments locaux de nouage et de dénouage corespondent au bougé des positions du sujet dans la structure.

Comme dans le cas du rêve de Freud, un quatrième peut doubler l'un des ronds pour compléter le nœud⁹. Le rond ainsi doublé nomme ce qui complète le nœud ; parce que le nœud du rêve de Freud est fait d'un quatrième qui double le rond R, il s'appelle réalité psychique (ou Père, ou Œdipe) : R a donné son nom à son complément, qui venait nouer le nœud freudien ; et à ce couplage du réel R et de la réalité, répondait celui du symbolique S et de l'imaginaire I, soit le sens. Le passage du 3 au 4 explicite précisément ce qui tenait noué le nœud, donc ce qui le nommait (R nomme la réalité psychique qui nouait le nœud freudien). Ainsi la nomination est extraite du nœud à 3 ; elle qui dans le rêve de Freud s'accouplait à R pour tenir en quatrième un nœud dénoué, peut maintenant s'accoupler à l'un quelconque des ronds noués bo, en gardant une trace en elle de la consistance qu'elle double ; couplée à R, elle sera alors nomination réelle, couplée à I, nomination imaginaire. Si elle se conjoint au trou de S et supporte par conséquent le symbolique du Nom-du-Père, elle sera nomination du Nom-du-Père ; elle aura dès lors une part réelle (le donner nom) que Lacan nommera sinthome, Œdipe, réalité psychique, Père ; c'est cette part réelle qui se couple au trou du nom en S, ou en d'autres termes c'est l'effet de S en tant qu'il apparaît dans le réel ; Lacan l'a écrit Σ . Le couplage des ronds S et Σ , symbole et symptôme, répond à la division de S2, du savoir, division reflétée par la division du sujet ; c'est dans Σ que l'un de ces deux signifiants du S2 trouve son support ; en ce sens il n'y a qu'un faux trou entre symbole et symptôme ; ce qui fait faux trou est l'ensemble plié l'un sur l'autre des cercles

⁹ Lacan s'est penché surtout sur deux nœuds à quatre, celui du rêve de Freud et celui du séminaire *RSI* où le sinthome double le symbolique en deux cercles pliés et noués à un autre couple constitué de la même façon des deux cercles pliés du réel et de l'imaginaire.

Σ (équivalant au réel) et S de l'inconscient ; le simple passage d'une droite infinie dans ce faux trou en ferait un vrai trou, et un nœud bo. En regard de ce couplage Σ -S, R se couple de la même façon avec I. Le nœud à 4 se constitue donc ici de deux couples noués 2 à 2, Σ -S, et R-I¹⁰. Il peut redevenir 3 si Σ se met en continuité avec S dans une même consistance : ce passage du 4 au 3 fera un nœud à 3 avec implication du 4 (l'implication veut dire que chacun des trois ronds est triplice, à la fois R, S, et I). Mais S aura toujours une part réelle et une part symbolique, une part du donner nom et une part du nom. Et ce n'est qu'au dénouement qu'on verra par où c'était noué, et où c'était implicite. Si donc l'EFP était un nœud, quel est le nom de ce qui la nouait et qui l'aura dénouée ?

En 1967, la refonte de l'EFP en École possiblement sans groupe qui puisse réaliser le discours analytique, réaliser la sorte de lien social que le discours analytique agence à partir du réel (de l'objet) passé au semblant, semblait pouvoir constituer une telle implication du 4 dans le 3. Le pas de Lacan des discours aux nœuds, s'est sans doute fait à partir de l'entendu des passes ; si le discours analytique écrivait qu'il y a de l'analyste, il restait à saisir l'usage du réel dans la combinatoire du discours analytique ; il restait à saisir le trou du réel, soit à en constituer le bord, ce qui amenait à modifier le réel ainsi saisi ; un bord du réel de l'objet passe au semblant, du 4 s'implicite dans le 3, du Σ s'inclut dans le trou du manque à savoir de S : la part réelle du symbolique pénètre dans le symbolique pur, la part nommante du nom infecte, infeste le trou du nom.

C'est cette implication du 4 dans le 3 qu'explicitera la dissolution en extrayant Σ de S. Quoi de l'acte de fondation (entendu comme refondé par la « Proposition ») se sera-t-il explicité dans l'acte de dissolution ? N'est-ce pas ce qui y était implicite au départ, soit le mode de nouage de l'École où Σ , qui veut réparer le trou dans le dire qu'est le non-rapport sexuel, est à la fois un donner nom auquel participait le réel d'un désir, et le passage au semblant de cette part de S qu'était le réel nommant ou Père du nom ? Le nœud ici n'est pas bo. Un seul, réel, peut le défaire : « retirez la Réelle et le nœud se défait. »

Si c'est la dimension du réel qui tenait noué le groupe EFP, il s'agit à la fois du réel implicite dans le symbolique, dont la passe fait savoir, et du réel dont subsiste le groupe et qui s'y ajoute (réel couplé à l'imaginaire, R-I). Dans un nœud borroméen, si l'un quelconque s'en va les deux autres sont libres ; chacun des trois ronds est donc équivalent, chacun des trois peut être nommé R, S ou I ; en d'autres termes, n'importe qui, dans l'École, peut occuper n'importe quelle fonction. Mais nommer les ronds instaure un ordre, un ordre où RSI n'est ni SIR ni IRS ; c'est un ordre où l'un des ronds aura noué les deux autres. Cet ordre maintient en fait l'équivalence des ronds ; puisqu'il indiffère, puisque n'importe

¹⁰ J. Lacan, séminaire *RSI*, *op. cit.*, séance du 11 mars 1975.

lequel des ronds peut nouer, l'ordre lui-même est encore équivalence. Cependant si chacun des ronds peut être celui qui noue, pas n'importe lequel, une fois écrit l'ordre des lettres, l'ordre des ronds, aura noué les deux autres. Ce « pas n'importe lequel » répond au « pas n'importe qui ne s'autorise¹¹ » au « pas tout être à parler ne saurait s'autoriser¹² », au « pas tout être parlant ne saurait recueillir la vérité de la plainte¹³ ». Ces formules de Lacan, contemporaines des nœuds, indiquent que seul *de* l'analyste s'autorise chez quelqu'un qui de ce fait n'est pas n'importe qui.

Ce pas n'importe qui, c'est le rond nouant ou nommant, celui que double et complète le quart élément de la nomination ; pas n'importe quel rond n'est doublé, dans tel ou tel nœud ; dans un nœud noué du quart élément, ce pas n'importe quel rond, couplé en quatrième, supplée au non-rapport de R, de S et de I entre eux ; il fait *le rapport*. N'est-ce pas ce qu'aura éclairé la dissolution ? Lacan assurait pour le groupe un point de nouage qui était aussi un point d'exception puisqu'il n'y était pas n'importe qui : objet rebut rejeté, figure de l'idéal et père symbolique d'une fondation, il faisait figure, dans les trois registres R, S et I, d'un Un réel sans trou. Issue du rassemblement inaugural du choix, par ses membres délibéré, d'être exclus de l'IPA, l'École freudienne de Paris était nouée par ce réel commun à tous et à Lacan qui n'avait voulu ni la scission de 1953 ni celle de 1963 ; du fait de sa position non recherchée mais consentie d'objet négocié et mis en balance avec l'appartenance à l'IPA, son nom faisait trace dans le réel. Cette trace a fait de lui point d'exception pour le groupe qui a pu s'identifier à ce point de réel. Il fallait donc que ce soit lui, Lacan, dans ce groupe, dans ce nœud, qui se retire pour que le groupe se disperse.

Dans le cas de l'École freudienne de Paris, la nomination n'était pas conjointe au trou de S lui-même, mais à son complément, au sinthome qui constituait l'E.F.P. ; en somme elle complétait le sinthome lui-même. Le nœud se dénoua au point même où il s'était noué, au point du réel de l'Autre réel qui se fait « fonction nœud » dans un nouage à 3. « Retirez la dimension qui est la réelle et le groupe se dénoue.¹⁴ » Le groupe s'est effectivement dénoué par une explicitation du quatrième qui venait en fonction nœud, explicitation qui valait brisure ; du nouage défait, la dissolution a extrait à la fois le semblant de l'exception qui avait fait la fondation, et l'aversion du groupe, qui le cimentait, pour le semblant. La part de réel conjuguée au symbolique dans le semblant a dû s'en disjoindre pour rejoindre le réel de la dissolution ; et parce que le nom propre de Lacan était pris pour complément au tour de l'entour du trou, il comblait le trou de la dissolution.

¹¹ *Id.*, « Note italienne », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 308.

¹² *Id.*, *ibid.*

¹³ *Id.*, *Note sur le choix des passeurs*, inédit, 1974.

¹⁴ *Id.*, séminaire RSI, *op. cit.*, séance du 18 mars 1975.

À la fois manque et perte, un nom c'est un manque à savoir ce que nomme le nom, une perte de la trace de l'objet qu'il saisit, et une trace de vide. Nommer une école, c'est nommer un réel, le réel d'un lien entre des analystes et des analysants qui soit autre que celui des cures, le réel d'un lien « analytique » qui ne se supporte pas du transfert mais d'un discours venu de Freud et de Lacan. Une telle nomination s'implicite dans le nouage RSI du réel de la cure, de l'imaginaire du lien et du symbolique d'un savoir troué.

JL (Jacques Lacan) était seul dans son École à pouvoir défaire le nœud, pour avoir été identifié au réel du groupe. SF (de l'EPSF) est le nom de celui qui a inventé la psychanalyse et nommé l'inconscient : *urverdrängt*, trou du trou du symbolique. Sigmund Freud est aussi le nom de quelqu'un qui était un homme juif, un juif sans dieu, chassé de Vienne par les nazis : trou dans l'imaginaire. SF est enfin un nom comme place vide, comme trace de vide : trou dans le réel. Avec ce nom donné à l'École de psychanalyse Sigmund Freud, sont nommés l'imaginaire du lien du groupe école, le réel des cures et de l'expérience de la passe, le symbolique de son architecture.

L'architecture renaissante, toute de façades et de plans centrés, tentait de construire un monde dont l'homme soit la mesure (le pas, la coudée, le pouce) ; et bien avant que Desargues n'ait nommé la droite infinie qui s'y clôture et qui sera au principe du nœud borroméen, la perspective entendait calculer et visualiser le non-pensé de l'infini. En 1450 Alberti écrivait dans *Re edificatoria* : « La beauté résultera de la forme et de la correspondance du tout aux parties, des parties entre elles et de celles-ci au tout, de sorte que l'édifice apparaisse comme un corps entier et bien fini dans lequel chaque membre convient aux autres et où tous les membres sont nécessaires à ce qu'on a voulu faire. » Comme dans le nœud, si un seul élément manque, l'harmonie se défait. Mais, au contraire du nœud qui est un non-rapport, l'harmonie est un rapport, le rapport idéal de proportions qui construit la *città ideale*, cette réalité concrète d'une ville idéale possible où l'homme puisse vivre. L'école de Piero della Francesca a peint trois de ces *città ideali*, l'une est à Urbino, l'autre à Baltimore, une troisième à Berlin. Chacune est différente : ville de plaine ou de littoral, monuments antiques ou basiliques, temple ou trois-mâts, on veut y voir une Rome idéale, ou une Florence, ou encore une Pise. Si chacune est différente, elles ont toutes les trois cette même étrange pâleur muette et absente, sans même un oiseau figé dans son vol ; magnifiquement désertes, belles et creuses, ce sont les images d'un idéal vide.

Vide comme le nom qui fait un trou dans le symbolique. Nommant un réel, le nom en tant que tel ne peut désigner ni un sujet, ni un prédicat, ni un nommer-à. Il nomme là où il n'y avait rien, ni *Mensch*, ni enfant, ni femme, ni vague. Il ne nomme ni le vrai ni le faux, ou plutôt il nomme le vrai que fait le faux. Nommant un réel, il permet de saisir le savoir inclus dans ce réel. Le nom Sigmund Freud nomme le réel de la psychanalyse ; peut-être est-il aujourd'hui le nom de sinthome de l'EPSF. Il s'est imposé à nous au moment où nous étions en

train de fabriquer un collectif, un collectif école. Au nom propre Sigmund Freud, si on ajoute le réel de notre position subjective d'alors, et les propriétés de ce collectif à quoi nous étions attelés, école et psychanalyse, on obtient *lecas*¹⁵ de l'EPSF. Soit une nomination réelle, qui résume une rencontre contingente. Pas plus que de *città ideale*, il n'y a d'école idéale qui garantirait l'intermittence d'un « l'école, y en a de temps en temps ». Il n'y a que des cas d'écoles, contingents.

¹⁵ Au sens où l'utilise Jean-Claude Milner, dans *Les noms indistincts*.